

Les centenaires du canton (3/4)

Le Yankee Al défie le temps avec Françoise

L'Américain, suisse d'adoption, a été mobilisé dans le renseignement avant d'aider les Juifs à fuir en Tunisie.

Aurélié Toninato

Ils sont si touchants ensemble, si complémentaires et complices qu'on a décidé qu'ils figureraient tous deux sur la photo, même si c'est lui qui est centenaire et qui est donc portraitisé. Albert, dit «Al», tout juste 100 ans, et Françoise Goldstein, 85 ans, sont mariés depuis cinquante-cinq ans et toujours amoureux. Elle est ses oreilles, que le temps a fatiguées; il est ses yeux, que la maladie a usés. Dans l'appartement meyrinois, dos au mur couvert d'œuvres du caricaturiste Honoré Daumier chinées par Al, le récit se fait à deux voix. Il commence à New York, en juillet 1922.

Avec ses deux sœurs et son frère, Al passe son enfance dans le Bronx, dans une maison de quatorze pièces de ce quartier alors considéré comme plutôt chic. Il suit ensuite des études universitaires en économie, que la Deuxième Guerre mondiale interrompt en 1941. «Il fallait faire quelque chose pour sauver l'Europe», raconte Al avec son accent américain. J'ai été mobilisé dans l'infanterie au Texas, puis formé dans l'intelligence pour identifier et neutraliser les espions.»

Sa mission consistera également à traquer les hauts dignitaires nazis, il manquera tout juste de mettre la main sur le criminel de guerre Martin Bormann. En 1945, Al est envoyé en France alors que la guerre est finie - «heureusement, car je n'avais aucune envie de me battre, c'était le bon timing» - et arrive dans Le Havre «en ruine», avant de partir pour l'Allemagne, à Francfort.

Après quatre ans, le jeune homme est démobilisé. Il rentre aux États-Unis en avion avec son chien adopté en Allemagne et baptisé Ike - en hommage au président américain Eisenhower, qui portait ce surnom. Il obtient son diplôme sans finir ses études; l'Université le lui délivre «au mérite de la patrie reconnaissante».

En Tunisie contre la haine

Le trentenaire travaille alors comme journaliste pour un magazine économique, avant de s'envoler pour la Tunisie en 1962. C'est là qu'il rencontre Françoise. «J'ai tout de suite été accablé par sa beauté», sourit-il. Leur histoire éclôt pourtant sur un terrain compliqué: Françoise est mariée et mère de deux enfants



Le centenaire a épousé la femme de sa vie il y a cinquante-cinq ans. Leur première arrière-petite-fille est née cet été. BASTIEN GALLAY

«Mon secret de longévité: avoir eu la très grande chance de trouver une femme formidable.»

Albert Goldstein

en bas âge. «Mais avec Al, on a tellement parlé, on a tellement ri, je suis tombée très amoureuse. C'est vraiment l'homme de ma vie.»

À cela s'ajoute le contexte politico-social: «C'était une époque compliquée en Tunisie, continue Françoise, qui y est née. Après la crise de Bizerte (ndlr: conflit diplomatique et militaire qui a opposé la France et la Tunisie), l'antisémitisme est monté en puissance.» C'est justement la raison de la présence d'Al sur place: par le biais de l'Agence juive, il aide de nombreuses familles à fuir en leur trouvant financement et possibilités d'accueil dans d'autres pays. «Un jour, je me suis rendue dans son bureau, raconte son épouse. Les couloirs étaient remplis de femmes et d'enfants avec leurs baluchons. C'était un exode très douloureux, il y avait un profond sentiment d'injustice.»

En parallèle, Françoise demande le divorce, «ça a été toute

une saga, ça ne se faisait pas à l'époque» et les deux amoureux quittent la Tunisie, avec les deux enfants - «Al a pris le package!» - pour Genève, où une agence de publicité offre un poste de rédacteur à l'Américain en 1964. Après un petit meublé aux Charmilles, le couple s'installe à Meyrin et se marie au Jardin alpin en 1967. Deux autres enfants viendront agrandir la famille et Françoise reprend des études pour devenir psychomotricienne. Le quotidien est bien rempli, Al n'a pas d'horaires, penché sur sa machine à écrire Olivetti - il travaillera jusqu'à 80 ans, à mi-temps. «Mais on a toujours pris le repas du soir tous ensemble.»

Le couple n'a plus quitté Meyrin, qu'il a vu évoluer, en particulier dans le domaine de la mobilité. «Quand on est arrivé, il y avait un bus toutes les quarante-cinq minutes! Aujourd'hui, on peut aller partout.» Ils ne tarissent pas d'éloges sur l'accueil dans la commune comme dans le

canton mais sont plus critiques sur le développement de Genève. «Il y a tant de projets qui n'avancent pas, comme cette traversée de la rade. Depuis qu'on est là, ils auraient eu le temps de construire un pont, un tunnel et un bac!»

«Rien appris des tragédies»

Al n'a jamais songé à repartir vivre à New York. Est-il plus suisse qu'américain? Il sourit: «Ah non quand même, je reste un Yankee!» Il n'a pas manqué une seule élection américaine et suit les résultats, dépité à part pour Joe Biden, à la télévision. C'est d'ailleurs le seul moment où il l'allume: le reste du temps, il lit les nouvelles sur internet ainsi que le «Time» et la «Tribune de Genève». «Al me raconte Herrmann (ndlr: le dessinateur de presse de la Julie) chaque matin, ça nous fait beaucoup rire. Vous le félicitez de notre part, on est des admirateurs.»

Al et Françoise ont sept petits-enfants. Cet été, alors qu'Al

fête ses 100 ans, leur première arrière-petite-fille est née. Elle aura un siècle de différence avec son aïeul! Que penser du monde qui l'attend? «On est parfois un peu déboussolé, tout va trop vite (Al acquiesce). Et quand on voit qu'aujourd'hui encore, l'action d'un seul homme au pouvoir peut entraîner tant de souffrances (ndlr: en parlant de l'invasion russe en Ukraine), que tant de personnes dans le monde sont poussées à l'exil par la menace, la faim, la douleur, on se dit qu'on n'a rien appris des tragédies passées...» Pour autant, l'état du monde ne les enferme pas dans un défaitisme, «on se raccroche aux belles choses!»

Quelle est la recette de longévité pour vivre 100 ans, qu'Al partage visiblement avec ses deux sœurs - elles ont vécu jusqu'à 105 et 90 ans? «Il faut vivre avec une personne qu'on aime, sourit-il. C'est ça, mon secret: avoir eu la très grande chance de trouver une femme formidable.»

L'État offre un diagnostic à 45 PME pour favoriser leur transition écologique

Durabilité

Des experts passeront au crible et conseilleront des entreprises ayant répondu à l'appel du Département de l'économie.

L'État de Genève soutiendra 45 PME en vue de leur transition vers la durabilité. Le Département de l'économie et de l'emploi (DEE) a proposé qu'un diagnostic complet soit réalisé, afin de mettre en place des mesures personnalisées rapides et à plus long

terme. Les entreprises ont répondu à un appel lancé par le département.

Le coût du diagnostic représente 15'000 francs par PME et sera pris en charge par l'État. Ces analyses seront réalisées par des mandataires externes qui appliqueront une méthodologie commune et garantiront un suivi. Trente sociétés spécialisées dans l'analyse de la durabilité ont été sollicitées. Optimiser l'utilisation des ressources énergétiques, valoriser les déchets ou instaurer un plan de mobilité font partie des

mesures données comme exemple, mais une stratégie globale sera aussi définie.

Échantillon «représentatif»

«Diagnostic-action» - le nom de ce programme - doit permettre à ces PME de s'inscrire dans la transition vers la durabilité ou de renforcer leur ancrage dans celle-ci, selon un communiqué du DEE dirigé par Fabienne Fischer. Dans ce communiqué, la conseillère d'État se dit très heureuse de la diversité des entreprises ayant répondu pré-

sent, et ce en termes de taille et d'activités.

Cet échantillon «très représentatif du tissu économique genevois» montrerait que celui-ci est prêt à s'engager dans la transition écologique. Finance, construction, alimentation, commerce de proximité... de nombreux secteurs sont représentés. La liste comprend par exemple la Société Générale Private Banking Suisse, la Maison des associations, la Communauté israélienne de Genève, la Clinique Générale-Beaulieu ou encore Induni.

«Pour nombre d'entreprises, la transition écologique est devenue incontournable, car elle est une exigence de leur clientèle», déclare Esther Mamarbachi, chargée de communication du DEE. Il s'agit donc aussi d'un enjeu concurrentiel et d'image, ajoute-t-elle.

Parmi les 45 PME, certaines ont les reins solides. Dès lors, est-ce bien le rôle de l'État de financer à leur place une démarche devenue incontournable? «La plupart sont de petites structures, tempère la communicante. Nous

avons lancé un appel, certaines PME ont décidé de saisir cette opportunité, d'autres pas. Surtout, il s'agit de viser l'exemplarité et de créer un mouvement.»

Quant aux mesures, seront-elles financées par les entreprises elles-mêmes? «Probablement, mais il faut voir comment évoluera ce programme, répond Esther Mamarbachi. Certes, des investissements seront nécessaires, mais ils permettront ensuite aux entreprises de réaliser des économies.»

Rachad Armanios